

LIVRES

LES ÉCRIVAINS ET L'ARGENT (3/4)

La plainte de Maupassant



LOUIS HAMELIN



L'écrivain Raymond Carver est un cas. Il a aligné les jobines pour être écrivain et réussir à garder la tête hors de l'eau.

Un paradoxe hante la question de la rémunération des écrivains. Que la littérature fasse mal vivre son homme, les plus sages d'entre eux l'ont compris depuis longtemps. «... si elle est d'excellente compagnie, [elle] s'est toujours révélée une piète bâille pour ceux qui s'appuient exclusivement sur elle pour subvenir à leurs besoins», écrit en 1812, de son opulent manoir de style baronial, sir Walter Scott à un jeune homme de lettres qu'il patronne.

«La plus belle muse du monde ne peut suffire à nourrir son homme, il faut avoir ces demoiselles-là pour maîtresses, mais jamais pour femme», conseille un épigramme d'Alfred de Vigny. La recommandation de se trouver un gagne-pain décent a ainsi été déclinée sur tous les tons par toute une théorie d'auteurs en général bien établis et aux finances bien garnies, à l'intention des ambitieux d'une génération montante après l'autre. «Laissez-vous entretenir», préconise John Gardner, le mentor de Raymond Carver, dans *On Becoming a Novelist* (W.W. Norton and Company).

Mais le véritable mécénat, le dévouement d'une Miss Harriet Weaver pour l'œuvre de Joyce et l'intérêt supérieur de la littérature constituent l'exception. Et rares sont les sinecures aussi propices que le poste de gardien de nuit d'une génératrice électrique qui permet à Faulkner d'écrire *Tandis que j'agonise* (Folio). Tout était sans doute plus simple à l'époque où l'on devenait d'abord notable, puis écrivain. Les nombreux médecins de la littérature profi-

taient, en prime, d'un poste d'observation privilégié sur la nature humaine. Être nommé diplomate à l'étranger, comme Pablo Neruda, ce n'était pas la grosse misère non plus.

Prolétaires de l'écriture

Mais à côté de ces élus, les galériens du neuf à cinq méritent notre attention. Existe-t-il, de par le monde, un groupe de recherche qui s'est penché sur l'influence des finances personnelles sur la forme même des œuvres? Le corpus d'une telle étude inclurait Maupassant, qui se voit d'abord romancier, comme son maître Flaubert, entretenu, lui, par sa famille, ce qui lui permet de cracher sur l'argent, mais aussi libre de chipoter sur la moindre virgule pendant des années. Tandis que l'abrutissant travail de bureau de son protégé, nous dit Olivier Larizza dans *Les écrivains et l'argent* (Orizons, 2012), peut expliquer son choix des formes brèves, demandant «moins de temps et d'énergie».

La plainte de Maupassant

(«[après] sept heures de travail administratif, [...] je ne puis plus me tendre assez pour rejeter toutes les lourdeurs qui m'accablent l'esprit. [...] Je ne trouve pas ma ligne, et j'ai envie de pleurer sur mon papier.») pourrait sans doute être reprise, aujourd'hui, par de nombreux profs de cégep. C'est le paradoxe annoncé plus haut: le travail censé mettre l'auteur à l'abri des basses besognes de l'écriture alimentaire et garantir sa liberté esthétique se retourne, le plus souvent, contre son énergie vitale et sa puissance créatrice.

Hubert Aquin, qui possédait des montagnes russes d'énergie, note dans son *Journal*, à la date du 5 novembre 1962 : «Fatigue non pas à cause du travail à faire — mais parce que celui-ci — gagne-pain — m'empêche de faire autre chose et de me consumer interminablement au profit d'une œuvre insensée, profonde, libératrice.»

Petit change et petits livres

La modeste position de gratté-papier de Guy de Mau-

passant au ministère de la Marine ressemble au paradis à côté de la succession de jobines plus ou moins sordides que dut aligner Raymond Carver pour seulement réussir à garder la tête hors de l'eau. Ouvrier dans une scierie, veilleur de nuit, livreur, pompiste, manutentionnaire, cueilleur de tulipes, balayeur de stationnements. Carver est un cas: il n'a pas encore vingt ans quand deux bouches à nourrir déboulent dans sa vie. Il aurait pu faire un prolo convenable, mais le problème, c'est qu'il voulait devenir écrivain.

Dans *Les feux* (L'Olivier), un essai troublant, Carver décrit en ces termes les effets produits par l'arrivée de ses enfants sur son écriture: «une influence négative, étouffante et souvent même maléfique.» Rien de moins. «Il nous était arrivé une chose affreuse», constate-t-il, plus loin, avec la même sobriété. En réaction à ce «rapport de responsabilité totale et illuminée et d'anxiété perpétuelle», il s'attellera lui aussi à «des choses brèves, qu'il m'était possible d'écrire d'un jet et de boucler séance tenante». Pauvre Raymond: «... les circonstances de ma vie [...] ont déterminé, pour une très large part, la forme qu'allait prendre mon écriture. Je ne m'en plains pas, loin de là. Je me borne à le constater, le cœur encore lourd et transi d'effroi.»

D'effroi, oui. On se demande comment ont pu se sentir les enfants qui, inévitablement, ont eu un jour ce texte sous les yeux. Papa, désolé d'avoir représenté cet effroyable fardeau pour toi, mais pourquoi tu ne dis pas un mot de ta consommation massive et morbide d'alcool dans *Les feux*? On songe aux *Enfants de Refus global* de Manon Barbeau.

De toute manière, aucune gène financière ne peut, à elle seule, freiner le génie littéraire

authentique, comme le prouvent les œuvres de ces romanciers notoirement criblés de dettes que furent, parmi d'autres, Balzac et Dostoïevski. Dans ces deux derniers cas, il est même permis de se demander si une impécuniosité chronique et l'insistance des créanciers ne pourraient pas servir, au contraire, de stimulant de choc à la création.

Cette question des conditions matérielles de l'écriture ouvre un domaine de prospection uchronique intéressant. A quoi auraient ressemblé les œuvres du journalier Carver

et du représentant d'assurance Kafka, sans l'obligation d'aller puncher tous les matins?

Pour Carver, l'enseignement de la création littéraire, quelques années avant sa mort, aura l'allure d'une rédemption. «Je suis mieux payé que je ne l'ai jamais été, et j'ai fait tous les boulets pourris de la terre.» «Dans un monde idéal, ajoutait-il, les écrivains ne seraient pas obligés de travailler. Ils recevraient chaque mois un chèque par la poste.» Le problème, c'est que ce monde idéal a déjà existé. On l'appelait l'Union soviétique.



LA VITRINE



ROMAN FRANÇAIS

TITUS N'AIMAIT PAS BÉRÉNICE

Nathalie Azoulai

P.O.L

Paris, 2015, 316 pages



POLAR

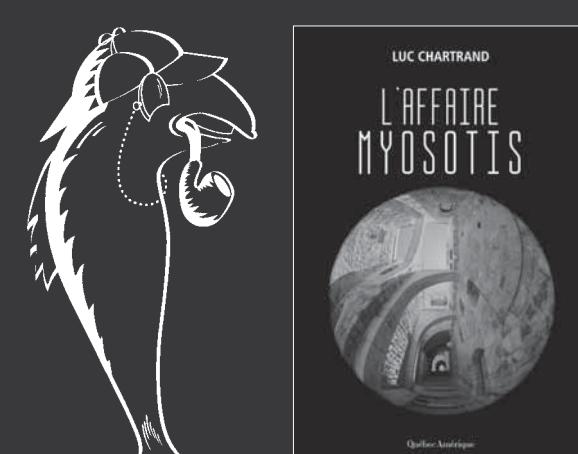
VERHOEVEN

Pierre Lemaitre

Livre de poche

Paris, 2015, 1191 pages

QUÉBEC AMÉRIQUE FÉLICITE
LUC CHARTRAND,
GAGNANT DU PRIX
SAINT-PACÔME DU ROMAN
POLICIER 2015, POUR SON
POLAR *L'AFFAIRE MYOSOTIS*.

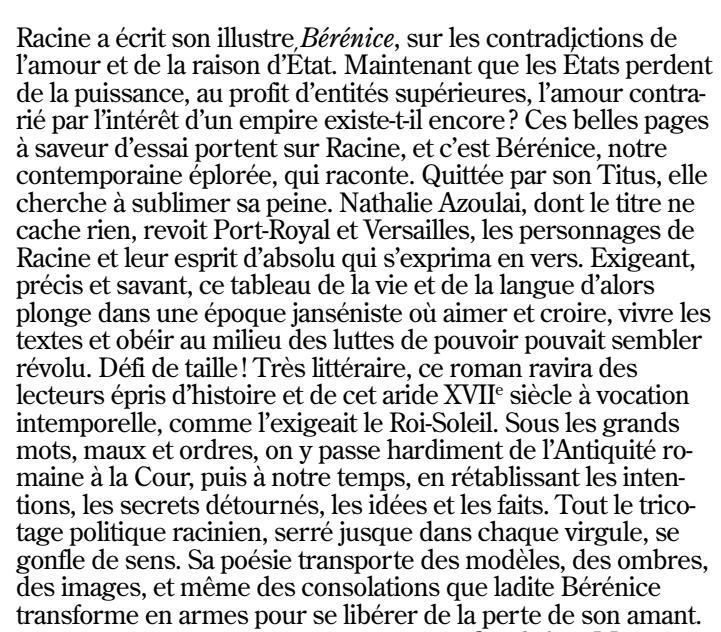


«À lire absolument,
pour apprendre en se délectant.»
— Jean-François Lépine

«L'Affaire Myosotis est de la trempe
des romans qu'on n'oublie pas.»
— Les Libraires

«Un polar québécois
de calibre international...»
— Revue Alibis

Québec Amérique
quebec-americaine.com



À BOIRE ET À MANGER
TOME III : DU PAIN SUR LA PLANCHE

Guillaume Long

Gallimard

Paris, 2015, 154 pages



ROMAN JEUNESSE

QUAND HURLE LA NUIT

Mario Brassard

Soulières

Saint-Lambert, 2015, 88 pages

Fatigué par cette prolifération d'émissions culinaires, de mise en hyperperformance de la cuisine, et ce, à l'attention d'un public qui pour la plupart ne sait même pas cuisiner? Guillaume Long, épicurien bédéaste, propose un peu de changer le mal de place avec le tome III de sa série *À boire et à manger*. Sous la couverture: pas d'esprit de sérieux, pas de céramique et de «oui, chef!», mais simplement des chroniques culinaires et des réflexions d'un cuisinier de ménage, d'un saucier du dimanche, dessinées avec finesse et humour. On parle de carré d'agneau et plat de lentilles, muffins, râpe au beurre noir, mais également de poussée de bambou, de panais ou de pamplemousse en évitant de tomber dans cet excès de pathos qui, dans la sphère médiatique, pervertit depuis quelques années le champ de la cuisine. Pour Guillaume Long, ce champ ne devrait être composé que de peu d'ingrédients: plaisir, simplicité et traditions revisitées.

Fabien Deglise

Poète de l'écurie des Herbes rouges, Mario Brassard ne perd pas sa touche évocatrice quand il se fait romancier pour la jeunesse. Dans *La saison des pluies* (Soulières, 2011), son précédent roman couvert de prix, il racontait avec une grande délicatesse le difficile deuil d'un petit garçon qui vient de perdre son père adoré dans un accident de voiture. Cette fois, sur le même ton impressionniste et pénétrant, avec la même économie de mots, Brassard raconte le choc traumatique de Salicou, un petit Québécois d'origine sénégalaise qui découvre à son corps défendant la triste réalité du racisme. Dans le silence et la prostration, il se terre, compte les moutons noirs pour essayer de s'endormir, fomente une vengeance, rêve d'une fuite et finit par se confier à ses parents. Ces derniers, avec l'appui de la communauté, orchestreront un plan visant à confondre la bêtise raciste. Avec poésie, Brassard chante la force de la solidarité devant la haine ordinaire.

Louis Corneliess